

L'ŒIL DE MICHEL-ÉDOUARD



Vue extérieure du Fonds Hélène et Édouard Leclerc pour la culture.
Landerneau.

Teddy Tibi | Vous venez de la grande distribution, comment en êtes-vous arrivé à vous attacher à la création plastique ?

Michel-Édouard Leclerc | Lorsque j'ai proposé à nos mécènes de créer le Fonds Hélène et Édouard Leclerc, j'en ai testé l'idée auprès des salariés du Centre Leclerc de Landerneau. J'ai été surpris par la moue dubitative de certains d'entre eux, qui m'ont dit : « autant la culture, les livres, les disques, c'est pour nous. Mais l'art contemporain, est-ce vraiment pour nous ? » Je leur ai demandé pourquoi et ils m'ont répondu que « l'art contemporain aujourd'hui, c'est Dubai, les grands musées, les ventes aux enchères à coups de millions de dollars, les rivalités de riches collec-

tionneurs ou même tout simplement des installations devant lesquelles des experts s'extasient alors que rien n'est fait pour que le public y comprenne quelque chose. » Je me suis alors rendu compte de l'existence d'une profonde fracture, sociale plus que culturelle. L'art, et pas simplement l'avant-garde, s'est mis sur orbite, avec des codes et une sémantique qui l'éloignent du public, pour ne pas dire du « peuple ». C'est la raison pour laquelle je me suis dit que face à ce gâchis, il fallait travailler à rendre certaines formes d'art de nouveau accessibles. Et, notamment, permettre aux artistes de retrouver leur public dans nos provinces, car, à Paris ou dans les grandes métropoles, évidemment, on trouve tout.

LECLERC

FONDS HÉLÈNE ET ÉDOUARD LECLERC

ENTRETIEN AVEC TEDDY TIBI



Cette réaction des salariés m'a conforté dans l'idée que notre projet ne devait pas chercher à ajouter une collection à d'autres collections, mais à développer un rôle de médiation, quasiment une mission de service public. Le Fonds Hélène et Édouard Leclerc réunit des mécènes qui ont fait carrière dans une enseigne dédiée aux combats pour rendre la production accessible à tous, y compris les produits culturels. Leur participation aux expositions est en quelque sorte la continuité de cette action économique dans le domaine non marchand.

TT Pourquoi avoir choisi la forme du fonds, plutôt que celle d'une fondation ?

MEL Sur un plan administratif, un fonds de dotation, c'est plus souple qu'une fondation. Il y a des contraintes : on se prive du bénéfice des subventions régionales, et même de certaines formes de sponsoring commercial. Mais en contrepartie, nos mécènes sont totalement décideurs : nous n'avons pas à rendre de comptes à des administrateurs de l'État, au conseil régional, au conseil général, etc. Ce qui d'ailleurs rend libre et agréable la relation avec ces institutions. Il y a 600 mécènes aujourd'hui

au Fonds Hélène et Édouard Leclerc. Ce sont principalement des compagnons de route du Mouvement Édouard Leclerc qui interviennent à titre personnel ou via leurs entreprises. Les contributions sont très hétérogènes et vont de cent à plusieurs milliers d'euros. Le budget est proposé chaque année avec le programme des expositions. L'équipe des Capucins de Landerneau ajuste les investissements dans les expositions en fonction du budget ainsi voté. Nous n'avons pas de budget d'acquisition. Le Fonds Leclerc n'est pas une fondation patrimoniale, ni une fondation d'entreprise. C'est en fait une association de personnes qui, dans leur vie professionnelle, étaient souvent sollicitées comme sponsors par leur environnement local et qui sont devenues à Landerneau coproducteurs des actions culturelles qu'ils ont eux-mêmes décidé d'initier. Avec, en plus, la jouissance d'en être les co-auteurs et pas simplement les financiers.

TTI Qu'est-ce qui fait varier ce budget ?

MEL | Chaque année, ce sera effectivement différent. En 2013, avec l'exposition Miró, nous avons investi énormément en assurance, en transport, en sécurité, etc. À Noël, nous aurons une exposition qui va relater l'aventure de deux revues de bande dessinée qui ont marqué les années 1970 à 1990 : ce sont *Métal Hurlant* et *À suivre*. Cette exposition sera montée grâce aux prêts de collectionneurs que je connais bien pour avoir fréquenté pendant plus de vingt ans le Festival de la bande dessinée d'Angoulême. Ils vont nous prêter les plus belles œuvres de cette période. Et les artistes François Schuiten, Philippe Druillet,

Enki Bilal, François Bourgeon, etc., ainsi que les anciens rédacteurs en chef de ces revues se sont énormément investis.

TTI La production de pièces uniques par les artistes est-elle conciliable avec la grande distribution ? Cette articulation vous intéresse-t-elle ?

MEL | A priori ce sont deux univers antithétiques. On peut gloser à l'infini sur le sujet. Pour montrer les œuvres, aujourd'hui, à moins que l'artiste soit autiste ou asocial, il faut, comme disait Fernand Braudel, *commercer*, au sens étymologique du terme. Exposer, c'est vouloir échanger. Et puis après tout, je ne connais pas beaucoup d'artistes qui donnent leurs toiles. Je rencontre de nombreux artistes qui se réfugient dans un discours anti-commercial. Ce ne sont pas les moins chers sur le marché, et ce n'est pas parce qu'ils délèguent le rôle à un galeriste ou à une société de ventes aux enchères que ça les rend immaculés s'agissant du rapport au commerce et à l'argent [rires...]. Pour revenir à l'activité du Fonds, vous aurez pu remarquer que le prix d'accès aux expositions reste modeste. Le prix moyen est de trois euros, les élèves et les étudiants ne payent pas, les professeurs non plus, ni les chômeurs. Notre tarification prend évidemment en compte les autres musées de la région qui, eux, ont vraiment besoin de la billetterie pour vivre, surtout en ces temps de disette.

TTI Le fonds Hélène et Édouard Leclerc, qui a ouvert ses portes en 2012, se situe à Landerneau, dans le Finistère. Quel est le sens de cette implantation régionale, tant au niveau des résonances person-



Vue de l'exposition Yann Kersalé, *à des nuits lumière, la ville, la nuit, la mer*.
 Décembre 2012 - mai 2013.



Vue de l'exposition Gérard Fromanger, *périodisation 1962-2012*.
Juin-octobre 2012.

nelles que du rôle que peut jouer une institution culturelle aujourd'hui ?

MELI Je suis breton : mes racines sont en Bretagne. Mais j'ai fait mes études à Paris, j'ai un temps vécu dans une autre région, et je passe la moitié de la semaine à courir le monde. Alors, la Bretagne, c'est devenu aussi une destination. J'ai « des Bretagnes » dans la tête, comme dirait Hugo Pratt, le père de *Corto Maltese*.

Landerneau est une jolie ville chargée d'histoire. Elle y a vu la révolte du papier timbré, l'émergence des grandes coopératives agricoles de l'Ouest, et la naissance des centres E. Leclerc. C'est une capitale du mutualisme. Mes parents ont réhabilité leur ancien supermarché, qui était accolé à la ruine d'un couvent des Capucins. Ils ont toujours eu l'idée de donner à ce lieu une vocation culturelle... Nous nous





Giovanni Bellini.

La Vierge à l'Enfant entre sainte Catherine et Marie-Madeleine.

Huile sur bois, 58 x 107 cm.

Galerie dell'Academia, Venise.

sommes rendu compte qu'il n'y avait pas de grands plateaux d'exposition en Bretagne. Avant l'ouverture du FRAC de Rennes, il n'y avait pas beaucoup de lieux permettant de montrer des grandes rétrospectives. Voilà pour le site des Capucins. Mais enfin là n'est pas l'essentiel. Quand on s'appelle Leclerc et qu'on a une telle notoriété, on se sent débiteur de son public. Nous pouvions concentrer ces moyens sur une grande ville et conforter encore cette notoriété. Nous avons choisi la Bretagne parce qu'ici, il y a un immense désir de culture. Pensez aux grands festivals de musique comme l'Interceltique de Lorient ou les Vieilles Charrues, dans la prairie de Carhaix, perdue au milieu de la Bretagne, qui attirent 140 000 à 150 000 jeunes tous les étés, ou même le festival Fête du bruit dans Landerneau...

TTI L'exposition inaugurale se déroulant aux Capucins, écrivain du Fonds, était consacrée à l'œuvre de Gérard Fromanger, actif en tant qu'artiste depuis le début des années 1960, animateur alors du mouvement de la Figuration narrative. Comment percevez-vous le travail de cet artiste ?

MEL J'apprécie Gérard Fromanger en tant qu'homme, et j'admire son œuvre. J'étais heureux d'ouvrir le cycle des expositions avec ce grand artiste français. Une exposition inaugurale est souvent une sorte de manifestation, en tout cas un préambule. Mon idée : dans nos mécènes, c'était d'abord d'inviter, dans notre bout du monde, les grands noms de l'art européen. Gérard Fromanger n'en prendra pas ombrage : j'avais un temps rêvé de l'œuvre de Pierre Soulages, parce que son exposition, montrée à Beaubourg, à Londres, puis à Berlin, se trouvait en dépôt du côté de Lyon, avant d'arriver au musée de Rodez, toujours en travaux. Mais entre-temps, Serge July, ancien rédacteur en chef de *Libération*, m'a convaincu que par rapport à mon projet, c'est avec Gérard qu'il fallait commencer. Il avait lui-même écrit un livre sur Fromanger, grand artiste de la Figuration, mais aussi une très belle personnalité. Dans la presse des années 1968 et le mouvement de déconstruction qui s'est ensuivi, les partisans de la Figuration – qu'elle soit narrative, libre, sauvage – ont assumé leur accessibilité. Ce qui m'avait plu justement, c'est cette phrase de Gérard Fromanger : « Je suis dans le monde, je revendique d'être dans le monde, et je

Vue de l'exposition *Joan Miró, l'arlequin*

Juin - novembre 2013



parle au monde.» Il aime la narration, la couleur, ne rejette surtout pas l'esthétique. Et il ne dédaigne pas de faire la pédagogie de son travail. J'ai envie de dire, en imaginant ses yeux noirs : «Un bon produit, un bon service après-vente.» Oui, je sais, je vais me faire tirer les oreilles ! Le deuxième artiste invité fut Yann Kersalé. Pourquoi ? En Bretagne, si le public adore la peinture, il est un peu saturé des magnifiques mais sempiternelles expositions des peintres de Pont-Aven. Besoin de voir autre chose ! En même temps, cependant, il y a cette question bien de chez nous, limite chauvine : «Est-ce que vous vous interdisez un artiste breton contemporain ?» Ça aurait pu être Tal Coat ou Dilasser, ils étaient déjà programmés par Olivier Delavallade au Domaine de Kerguéhennec. Alors, après avoir visité la mini-exposition à la Fondation EDF à Paris, nous avons finalement proposé à Yann Kersalé de reprendre ce travail, en plus grand, à Landerneau. Du coup, nous avons montré ses installations, qui ont passionné un public de 35 000 visiteurs. Voilà le début de notre déjà riche histoire. Aujourd'hui, *Miró l'Arlequin artificier* est à Landerneau grâce à un partenariat avec la Fondation Maeght et son directeur, Olivier Kaepelin. Le public est ravi et reçoit cette magnifique exposition comme un cadeau. Et c'est ça qui me réjouit.

TT | Les expositions que vous proposez englobent une partie de l'art contemporain, mais également la bande dessinée, comme vous avez pu en parler. Comment expliquez-vous ce choix ?

MEL | À travers la bande dessinée – l'exposition va probablement s'appeler *La Bande dessinée en liberté 1975-1995* –, nous voulons montrer le foisonnement et la créativité d'un mouvement artistique promu par

des revues qui se revendiquent à la fois populaires et d'avant-garde. Car la catégorisation «bande dessinée», ce vocabulaire réaliste mais réducteur, occulte l'extraordinaire influence des artistes de cette génération. *Métal Hurlant*, qui s'est abreuvé aux sources du rock et de la science-fiction, a inspiré le cinéma (de *Blade Runner* au *Cinquième Élément*), le néo-pop art anglais, des artistes comme Erró, Giger, Combas, Di Rosa, et tant d'autres.

TT | Étant donné que l'art est pour vous affaire de partage, pouvez-vous nous parler d'une œuvre contemporaine ainsi que d'une autre du passé qui vous tiennent à cœur et nous expliquer les raisons de ces choix ?

MEL | Au hasard, en mode mémoire spontanée, je citerais une œuvre de Giovanni Bellini. Je pense qu'elle est à Venise, à l'Académie. C'est une représentation de la Vierge, du Christ et de Marie-Madeleine. Cette dernière m'émeut profondément. Elle pourrait avoir l'âge d'une de mes filles. Dans l'enseignement catholique, chrétien, on nous présente Marie-Madeleine comme une fille facile, une prostituée, qui est sauvée grâce à son amour pour Jésus. En fait, dans la représentation de Giovanni Bellini, c'est une belle rousse adolescente, très pudique ! Quand l'art s'autorise à revisiter le catéchisme, c'est comme un vent de liberté. Et plus près de nous, je pense aussi à un triptyque de Bacon exposé dernièrement à Londres. C'est à la fois un thème laïc et religieux. On reçoit comme un uppercut cette représentation de *Trois Études pour des figures au pied d'une crucifixion*. C'est le cri d'une douleur immense, c'est une interpellation sur notre indifférence, donc notre culpabilité. On ne sort pas indemne d'une telle vision. ■

Francis Bacon. *Trois Études de personnages au pied d'une crucifixion*.

1944, huile et pastel sur isorel, triptyque, chaque panneau : 94 x 74 cm. The Tate Gallery, Londres.

